

Traduction du *Manfred* de Byron, par Théophile de Giraud (décembre 1991),
basée sur le texte publié in « Byron, *Poetical works* » (Oxford University Press, 1989)

LORD BYRON

Manfred



MANFRED

POÈME DRAMATIQUE.

"Il y a plus de choses au ciel et sur la terre, Horatio,
Qu'il n'en est rêvé dans ta philosophie."

Hamlet.

Dramatis Personae

Manfred.	La Sorcière des Alpes.
Un Chasseur de Chamois.	Ahriman.
L'Abbé de Saint-Maurice.	Némésis.
Manuel.	Les Destinées.
Herman.	Esprits, &c.

La Scène du Drame est située dans les Hautes Alpes—pour partie dans le Château de Manfred, et pour partie dans les Montagnes.

PREMIER ACTE

Scène I. Manfred, seul. —Scène, une Galerie gothique. —Heure, Minuit.

Man. La lampe devrait être refournée, mais même alors
Elle ne brûlera pas autant qu'il me faudra veiller:
Mes assoupissements —si je m'assoupis— ne sont pas le sommeil,
Mais le prolongement d'une obsédante pensée,
À laquelle je ne puis résister: il y a un vigile
Dans mon cœur, et ces yeux ne se ferment
Que pour scruter leur sein; et cependant je vis, et possède
L'aspect et la forme des créatures humaines.
Mais le chagrin devrait être l'école des sages;
Tristesse est savoir: ceux-là qui savent le plus
Doivent payer le plus grand deuil à l'intransigeante vérité,
L'Arbre de Connaissance n'est pas celui de la Vie.
Philosophie et science, et les sources
À prodiges, et la sagesse du monde,
Je les ai mises à l'épreuve, et il y a dans mon esprit
Suffisante puissance pour les lui subordonner—
Mais elles n'engendrent pas: j'ai fait le bien aux hommes,
Et j'ai rencontré le bien même parmi les hommes—
Mais ceci n'engendra pas: j'ai eu mes ennemis,
Et n'en éludai aucun, beaucoup sont tombés devant moi—
Mais ceci n'engendra pas: — le Bien, ou le mal, la vie,
La puissance, les passions, tout ce que je vois animer les autres êtres,
M'ont été comme pluie sur le sable,
Depuis cette heure hautement innommable. Je n'ai nulle épouvante,
Et sens la malédiction de n'avoir pas de crainte instinctive,
Ni frémissante pulsation, battant d'espoirs ou de désirs,
Ou de secret amour pour quelque terrestre chose.
À présent, à ma tâche.—

Mystérieuse opération!

Vous, esprits de l'Univers illimité!
Que j'ai cherchés dans la lumière et l'obscurité—
Vous, qui cernez la terre, et habitez
Une essence plus subtile —vous, à qui les sommets
Des montagnes inaccessibles sont bauges,
Et les grottes de la terre et de l'océan familières choses—
Je vous évoque en vertu du charme écrit

Qui me confère puissance sur vous -Debout! Apparaissiez!

(Un temps.

Ils se refusent. -En vertu à présent de la voix de celui

Qui est le premier d'entre vous -en vertu de ce signe,

Qui vous fait trembler -en vertu des droits de celui

Qui ne peut mourir, -Debout! Apparaissiez! — Apparaissiez!

(Un temps.

N'importe -Esprits de l'air et de la terre,

Vous ne m'éviterez pas de la sorte: en vertu d'une puissance,

Plus profonde que toutes celles qui jusqu'ici furent mises en oeuvre, d'un

(sortilège tyrannique,

Qui tira son origine d'une étoile condamnée,

La brûlante épave d'un monde démoli,

Un enfer errant dans l'espace éternel;

En vertu de la violente malédiction qui pèse sur mon âme,

De la pensée qui est en moi et autour de moi,

Ainsi, je vous contrains à ma volonté -Apparaissiez!

(Une étoile s'allume à l'extrémité la plus sombre de la galerie: elle est immobile; et une voix se fait entendre, qui chante.

Premier Esprit

Mortel! fléchi à tes instances,
Depuis mon manoir dans les nuées,
Qui forge l'haleine des crépuscules,
Et dore les couchants estivaux
De l'azur et du vermillon,
Dont s'orne mon pavillon;
Bien que ta requête puisse être coupable,
J'ai, fléchi à ton adjuration,
Enfourché mon rayon de lune,
Mortel -que ton vœu soit promulgué!

Voix du Second Esprit

Le Mont-Blanc est le monarque des montagnes;
Il y a longtemps qu'elles le couronnèrent
Sur un trône de rocs, dans une pelisse de nuages,
Avec un diadème de neige.
Les forêts sont ancrées à ses reins,
L'Avalanche dans sa main;
Mais avant que de s'affaïsser, ce globe tonitruant
Doit guetter mon commandement.
La masse froide et fluctuante du Glacier
Descend jour après jour;
Mais je suis celui qui lui intime de darder
Ou de retarder sa banquise.
Je suis le génie du lieu,
Je pourrais faire ployer et trembler la montagne
Jusqu'en son socle caverneux-
Et toi, que requiers-tu de moi?

Voix du Troisième Esprit

Dans la profondeur bleue des eaux,
Là où la vague ne bat pas,
Où le vent est un étranger,
Et où existe le serpent de mer,
Là où la sirène pare
Ses cheveux verts de coquillages,
Semblable à la tempête à la surface
Me parvint le tonnerre de tes incantations;
Par-dessus ma calme Loge de Corail
En roula le profond écho-
A l'Esprit de l'Océan
Tes volontés expose!

Quatrième Esprit

Là où le tremblement de terre qui sommeille
Demeure étendu l'oreille posée sur le feu,
Et où les lacs de bitume
Exhalent plus haut leurs bouillons;
Là où les racines des Andes
Pénètrent profondément dans la terre,
Tandis que leurs sommets vers le ciel
Se précipitent avec essor;
J'ai délaissé le lieu de ma naissance,
Afin de répondre à tes ordres-
Ton incantation m'a soumis,
Que ta volonté me guide!

Cinquième Esprit

Je suis le Cavalier du vent,
L'Attiseur de la tempête;
L'ouragan que j'abandonnai derrière moi
Est encore tout brûlant d'éclairs;
Afin d'accourir vers toi, par-delà mer et rivage
Je glissai sur la rafale:
La flotte que je rencontrai naviguait bien, et néanmoins
Elle naufragera avant que se passe la nuit.

Sixième Esprit

Mon habitat est l'ombre de la nuit,
Pourquoi ta magie me torture-t'elle de lumière?

Septième Esprit

L'étoile qui régit ta destinée
Fut régie, avant que ne débutât la terre, par moi:
C'était un monde aussi frais et joli
Qu'il n'en roula jamais, aérien, dans l'orbe du soleil;
Sa course était libre et régulière,
L'espace ne mûrit pas plus belle étoile.
L'heure arriva- et elle devint
Une masse errante d'informe flamme,
Une comète vagabonde, et un anathème,
La menace de l'univers;
Toujours roulant sur sa seule inertie,
Sans compas, sans trajectoire,
Une éclatante difformité dans l'empyrée,
Le monstre du ciel supérieur!
Et toi! né sous son influence-
Toi ver! que j'exauce et méprise-
Contraint par une force (qui n'est pas tienne,
Et ne te fut concédée que pour te rendre mien)
A descendre pour ce court moment,
Où ces mols esprits à l'entour de toi s'affairent
Et palabrent avec une chose telle que toi-
Que désires-tu, Enfant de l'Argile! de moi?

Les Sept Esprits

La terre, l'océan, l'air, la nuit, les montagnes, les vents, ton
(étoile,
Sont à tes désirs et à ta disposition, Enfant de l'Argile!
Devant toi, à ta requête, leurs esprits sont là-
Que désires-tu de nous, fils de mortels- dis?

Man. L'Oubli—

Premier Esprit. De quoi- de qui- et pourquoi?

Man. De ce qui gît en moi; lisez-

Vous le connaissez, et je ne puis le proférer.

Esprit. Nous ne pouvons te donner davantage que ce que nous possédons:
Exige de nous des sujets, la souveraineté, la maîtrise
De la terre -tout, ou partie- ou bien une clef
Capable de dompter les éléments, dont
Nous sommes les suzerains, -tout et chacun,
Cela sera tien.

Man. L'Oubli, l'Oubli de soi!
Ne pouvez-vous l'extorquer des royaumes occultes,
Vous qui surérogez à mes caprices?

Esprit. Cela n'est pas dans notre essence, ni dans notre compétence;
Mais- il t'est libre de mourir.

Man. La mort allège-t'elle la mémoire?

Esprit. Nous sommes immortels, et n'oublions guère;
Nous sommes éternels; et le passé nous est,
Comme le futur, présent. T'avons-nous répondu?

Man. Vous me moquez- mais la force qui vous attirera en ces lieux
Vous a faits miens. Esclaves, ne raillez pas ma volonté!
La pensée, l'esprit, l'étincelle Prométhéenne,
Le scintillement de mon être, est tout aussi éclatant,
Pénétrant, et fulgurant que le vôtre,
Et ne vous cédera pas, bien que plombé dans l'argile!
Répondez, ou je vous enseignerai ce que je suis.

Esprit. Nous répondrons comme nous répondîmes; notre réponse
Tient en tes propres mots.

Man. Ainsi donc; et comment cela?

Esprit. Si, comme tu le prétends, ton essence est pareille à la nôtre,
Nous t'avons répondu en te disant que la chose
Que les mortels appellent mort n'a rien à faire avec nous.

Man. Dès lors, c'est en vain que je vous ai requis de vos royaumes;
Vous ne pouvez, ou ne voulez, m'aider.

Esprit. Parle,

Ce que nous possédons, nous te l'offrons; cela t'appartient;
Réfléchis avant de nous congédier; formule un autre vœu;
Royaume, et empire, et force, et longueur des jours—

Man. Malédiction de toi! qu'ai-je à faire de jours?
Ils sont trop longs déjà.- Hors d'ici- allez-vous-en!

Esprit. Patiente encore: puisque nous sommes ici, notre volonté serait
Réfléchis bien, n'est-il pas d'autre présent (de te servir;
Dont nous puissions accroître la valeur à tes yeux?

Man. Non, aucun: restez toutefois- un instant, avant que nous ne nous
Je voudrais vous contempler face à face. J'entends (séparions,
Vos voix, sons doux et mélancoliques,
Comme la musique sur les eaux; et j'aperçois
Le trait stable d'une ample étoile claire;
Mais pas davantage. Approchez tels que vous êtes,
Soit un seul, ou bien tous, sous votre aspect coutumier.

Esprit. Nous sommes dépourvus d'aspect, hormis celui des éléments
Dont nous sommes l'esprit et le principe:
Mais choisis-en un- et nous nous en revêtirons.

Man. Je n'ai nulle préférence; aucune forme sur terre
Ne m'est laide ou belle. Que celui
Qui d'entre vous est le plus puissant, prenne l'aspect
Qu'il considère comme le plus approprié- Allons!

Septième Esprit (apparaissant sous le jour d'une belle figure féminine).
Admire!

Man. Oh Dieu! si cela est vrai, et que tu
N'es ni folie ni moquerie,
Je pourrais être encore magistralement heureux, je veux t'étreindre,
Et nous serons à nouveau—

(La figure s'évanouit.

Mon cœur se broie!

(Manfred s'écroule, inanimé.

(Une voix se fait entendre dans l'incantation qui suit.)

Quand la lune sera sur la vague,
Et le ver luisant dans les prés,
Et le météore sur la tombe,
Et le follet sur la fondrière;
Quand cingleront les étoiles filantes,
Et que se répondront les effraies par des hululements,
Et que les feuilles aphones se tiendront immobiles
Dans l'ombre de la colline,
Mon âme pèsera sur la tienne,
Avec force et symbole.

Bien que tes sommes puissent être profonds,
Ton esprit cependant ne dormira pas;
Il est des ombres qui ne s'évanouiront pas,
Il est des pensées que tu ne banniras pas;
En vertu d'une puissance ignorée de toi,
Jamais tu ne pourras être seul;
Tu seras enserré comme d'un linceul,
Tu macèreras dans une nuée;
Et pour toujours habiteras
L'esprit de cette malédiction.

Bien que tu ne me voies pas t'effleurer,
Tu me considèreras de par ton oeil
Comme une chose qui, quoiqu'inaperçue,
Doit demeurer auprès de toi, et l'a été;
Et quand dans cette secrète épouvante
Tu auras promené la tête,
Tu t'émerveilleras que je ne sois pas,
Telle que ton ombre, sur la brèche,
Et la puissance qu'alors tu percevras
Sera aussi celle que tu devras taire.

Ainsi une sentence magique et une stance
T'ont-elles oint de leur malédiction;
Et un esprit de l'air
T'a-t'il ceint de ses rêts;
Il règnera dans le vent une voix
Qui t'interdira de te réjouir;
Et la nuit te refusera
Toute la quiétude de son ciel;
Et le jour aura un soleil
Qui te fera aspirer à son terme.

De tes larmes trompeuses je distillai
Une essence assez forte pour tuer;
De ton propre coeur alors je pressai
Le sombre sang dans son plus sombre jaillissement;
De ton propre sourire je capturai le reptile,
Car il s'y levait comme dans un hallier;
De tes propres lèvres je tirai le charme
Qui prêta à tous ceux-ci leur suprême acuité;
Après avoir jugé de tous les poisons connus,
Je décidai que le plus ardent était le tien.

De par tes entrailles de givre et reptilien sourire,
De par tes insondables abîmes de fausseté,
De par cet oeil en apparence si vertueux,
De par l'hypocrisie de ton âme impénétrable;
De par la perfection de ton art
Qui fit passer pour humain ton propre coeur;
De par le délice qui t'incombe de la douleur des autres,
Et de par ta confraternité avec Caïn,
Je te somme! et te contrains

A être ton propre Enfer!

Et sur ta tête je libère le fiel
Qui te voue à cette sentence;
Ni dormir, ni mourir
Ne seront dans ta destinée;
Encore que la mort te semblera toujours conjointe
A tes vœux, mais seulement comme une crainte;
Voici! le sortilège t'environne désormais,
Et une chaîne de nul bruissement t'a entravé;
Sur ton cœur et ton cerveau tout ensemble
Le mot s'est attardé- à présent, dépéris!

Scène II. La Montagne de la Jungfrau. -Heure, le matin. -Manfred, seul sur les Falaises.

Man. Les esprits que j'ai suscités m'abandonnent,
Les conjurations que j'ai étudiées me déçoivent,
Les remèdes que j'escomptais m'ont torturé;
Je renonce à l'aide suprahumaine;
Elle n'a nul pouvoir sur le passé, et quant
Au futur, jusqu'à ce que l'obscurité ait englouti le passé,
Il m'est sans attrait. -Ma Mère, la Terre!
Et toi, Jour frais éclos, et vous, vous Montagnes,
Pourquoi cette beauté? Je ne puis vous aimer.
Et toi, œil éblouissant de l'univers,
Qui s'ouvres sur chacun et es à chacun

Un délice- tu ne brilles guère sur mon cœur.
Et vous, vous pics, sur l'extrême bord desquels
Je me tiens, et aperçois sur les berges du torrent
Là en bas les grands pins ramenés à la taille de buissons
De par le tremblotement de la distance; quand un pas,
Un mouvement, un geste, un souffle même, me déposerait
La poitrine sur le lit rocailleux de son sein
Pour y reposer à jamais- pour quelle raison hésiter?
J'en ressens l'impulsion- et ne plonge cependant;
J'entrevois le péril- et ne recule cependant;
Et mon cerveau chancelle- et mon pied demeure ferme cependant:
Il y a en moi une puissance qui refuse,
Et de vivre fait ma fatalité,-
Si c'est vivre que de porter en moi
Cette stérilité d'esprit, et d'être
Le propre sépulcre de mon âme, car j'ai à moi-même cessé
De justifier mes actes-
L'ultime crampe dans le mal. Oui,
Toi, ministre dont l'aile découpe les nues,

(Un aigle passe.)

Dont le vol souriant est le plus altier des cieux,
Tu pourrais te laisser glisser si près de moi- qu'il me faudrait être
Ta proie et rassasier tes aiglons; tu t'en es allé
Là où l'œil ne peut te suivre; mais où le tien
Continue à percer vers le bas, vers l'avant, ou vers le haut,
Selon une pénétrante vision.- Magnifique!
Combien magnifique est tout le monde visible!
Combien glorieux en son cours et en lui-même!
Mais nous, qui nous nommons nous-mêmes ses monarques, nous,
Moitié poussière, moitié déité, pareillement incapables
De faire naufrage ou d'escalader, nous provoquons de par notre essence
Une anarchie de ses éléments, et exhalons même (mêlée
Le souffle de la dégradation et celui de la fierté,
Nous débattant entre de viles nécessités et un fier vouloir,
Jusqu'à ce que prédomine en nous l'élément mortel,
Et les hommes sont- ce qu'ils n'osent s'avouer,

Man. (ne l'entendant pas). C'aurait été pour moi tombe bien ajustée;
 Mes ossements alors eussent été cois en ses entrailles;
 Et n'auraient point été éparpillés sur la rocaille
 Au loisir du vent -tels qu'ainsi- tels qu'ainsi ils vont l'être-
 De par cet unique plongeon. Adieu, cieus béants!
 Dans vos regards, pas tant de réprobation-
 Vous ne m'étiez pas destinés -Terre! prends ces atomes!
 (Comme Manfred est sur le point de sauter de la falaise, le Chasseur de
 Chamois le saisit et le retient d'un vigoureux bras-le-corps).
 Ch. de Ch. Un instant, fou que tu es! -bien que las de la vie,
 N'entache pas nos purs vallons de ton sang coupable:
 Allons, avec moi—Je ne lâcherai pas prise.
 Man. J'ai la nausée à son comble -non, ne m'empoigne pas-
 Je suis toute faiblesse -les montagnes se vrillent
 En tourbillon autour de moi—Je n'y vois plus rien— Qui es-tu?
 Ch. de Ch. Je répondrai à cela tout à l'heure. Allons, avec moi-
 Les nuages s'épaississent—voilà—maintenant appuie-toi sur moi-
 Place ton pied ici- ici, prends ce bâton, et cramponne-toi
 Un instant à cet arbuste- à présent donne-moi la main,
 Et tiens-toi à ma ceinture- doucement- bien-
 Nous aurons gagné le Chalet endéans une heure:
 Viens, nous trouverons rapidement plus sûr appui,
 Et même une espèce de sentier, que le torrent
 A rincé depuis l'hiver. -Viens, c'est courageusement fait-
 Tu aurais dû être chasseur. -Suis-moi.
 (Tandis qu'ils dégravisent les rocs avec difficulté, la scène se clôt.

DEUXIEME ACTE

Scène I. Un Cottage parmi les Alpes Bernoises.
 Manfred et le Chasseur de Chamois.

Ch. de Ch. Non, non -reste encore- tu ne peux déjà t'en aller:
 Ton esprit et ton corps sont également incapables
 De s'en remettre l'un à l'autre, pour quelques heures, tout au moins;
 Quand tu iras mieux, je serai ton guide- Mais vers quoi?
 Man. Cela n'a pas d'importance: je connais ma route
 Ma route à la perfection, et n'ai davantage besoin de guidance.
 Ch. de Ch. Ton port et ta démarche t'annoncent comme de haut lignage-
 Un de ces nombreux chefs, dont les pics encastellés
 Surplombent les vallées inférieures- laquelle d'entre elles
 Peut t'appeler son seigneur? Je n'en connais que les portiques;
 Mon mode de vie ne me conduit que rarement
 A me rôtir près des âtres immenses de ces vieilles halles,
 Festoyant avec les vassaux; mais les sentiers,
 Qui jaillissent de nos montagnes vers leurs portes,
 Je les connais depuis l'enfance- laquelle est la tienne?
 Man. Sans importance.
 Ch. de Ch. Fort bien, seigneur, passez-moi cette question,
 Et soyez de meilleure allégresse. Goûtez donc mon vin;
 C'est d'un vieux cru; plus d'un jour
 M'a-t'il décongelé les veines parmi nos glaciers, à présent
 Laissez-le faire de même pour les vôtres -Allons, faites-moi bel honneur.
 Man. Ouste, ouste! il y a du sang sur le rebord!
 Jamais, jamais donc, ne sombrera-t'il dans la terre?
 Ch. de Ch. Que veux-tu dire? tes sens t'échappent.
 Man. Je dis que c'est du sang- mon sang ! le pur et chaud ruisseau
 Qui courait dans les veines de mes pères, et dans les nôtres
 Quand nous étions dans notre jeunesse, et avions un coeur,
 Et nous aimions l'un l'autre comme on ne devrait pas s'aimer,
 Et cela fut versé: mais encore se dresse,
 Teignant les nuages, qui me verrouillent hors des cieus,
 Où tu n'es point- et jamais ne serai.
 Ch. de Ch. Homme de curieuses syllabes, et de quelque péché à demi-abru-
 (tissant,

Qui t'absente du monde, quelles que soient
Ton épouvante et ta peine, il est encore un réconfort-
L'aide des hommes saints, et la patience céleste-

Man. Patience et patience! Au diable- ce mot fut fait
Pour forçats de faix, pas pour les oiseaux de proie;
Prêche-la aux mortels d'une poussière comme la tienne,-
Je ne suis pas de ton ordre.

Ch. de Ch. Grâce au ciel!

Je ne voudrais être du tien pas même pour la gloire sans entraves
De Guillaume Tell; mais quoi qu'il en soit de ton mal,
Il te faut l'assumer, et ces fougueux départs sont sans effets.

Man. Est-ce que je ne l'assume pas? -Regarde-moi- Je vis.

Ch. de Ch. C'est de la convulsion, non saine vitalité.

Man. Je vais te dire, bonhomme! J'ai vécu de nombreuses années,
De nombreuses et longues années, mais elles ne sont rien à présent
Opposées à celles qu'il me faut encore dénombrer: saisons- saisons-
Espace et éternité- et conscience,
Avec l'appétit féroce de la mort- et toujours inassouvi!

Ch. de Ch. Sur ton sourcil pourtant le sceau de l'âge mûr
Vient à peine de se poser; je suis de loin ton aîné.

Man. Penses-tu que l'existence dépende du temps?

Elle en dépend; mais ce sont nos actions qui constituent notre acmé: les
Ont rendu mes jours et mes nuits impérissables, (miennes
Sans terme, et tous pareils, tels les sables sur la grève,
Innombrables atomes; et un désert,
Stérile et froid, sur lequel viennent se rompre les vagues véloces,
Mais rien ne subsiste, excepté des épaves et des carcasses,
Des récifs, et les saxifrages salés de l'amertume.

Ch. de Ch. Hélas! il est fou- mais je ne veux cependant l'abandonner.

Man. Fou, je le voudrais- car les choses alors
Ne m'apparaîtraient que comme un rêve barbouillé.

Ch. de Ch. Et que vois-tu,

Ou que penses-tu voir?

Man. Moi-même, et toi -un paysan des Alpes-
Tes humbles vertus, hospitalière maison,
Et patient esprit, pieux, fier, et libre;
Ta dignité, greffée sur d'innocentes pensées;
Tes jours de vigueur, et nuits de sommeil; ton labeur,
Par le danger magnifié, et cependant pur; l'espoir
D'une sereine vieillesse et d'un tombeau tranquille,
Garni d'une croix et d'une couronne fleurie par-dessus son vert gazon,
Et l'amour de tes petits enfants pour épitaphe;
Cela je le vois- et ensuite me scrute-
Ca n'a pas d'importance- mon âme était déjà flétrie!

Ch. de Ch. Et voudrais-tu en ce cas échanger ton lot contre le mien?

Man. Non, ami! Je ne voudrais ni te causer dommage, ni échanger
Mon lot avec aucun être vivant: je puis supporter-
De quelque misérable façon que ce soit, c'est tout de même supporter-
Dans la vie ce que d'autres ne souffriraient pas de rêver,
Mais en périraient dans leur sommeil.

Ch. de Ch. Et avec cette-

Cette commisération pour la douleur d'autrui,
Le mal peut-il t'avoir complètement noirci?- n'en dis rien.
Un être de douces pensées peut-il avoir passé revanche
Sur ses ennemis?

Man. Oh! non, non, non!

Mes lésions ont porté sur ceux qui m'aimaient-
Sur ceux que j'aimais le mieux: je n'ai jamais réprimé
Un ennemi, excepté en ma légitime défense-
Mais mon étreinte fut fatale.

Ch. de Ch. Le ciel t'accorde le repos!

Et puisse la pénitence te réhabiliter à toi-même;
Mes prières seront pour toi.

Man. Je n'en ai pas besoin-
Mais puis tolérer ta pitié. Je te quitte-
Il est temps- adieu!- Voici de l'or, et grâce te soit rendue-
Pas de mots- cela t'est dû.- Ne me suis pas-
Je connais ma voie- le péril de la montagne est passé:
Et une fois encore je t'en charge, ne me suis pas!
(Exit Manfred.)

Scène II. -Une Vallée basse dans les Alpes. -Une Cataracte.

Entre Manfred.

Il n'est pas encore midi- les irisations de l'arc-en-ciel couromment en-
Le torrent des multiples teintes des cieux, (core
Et bercent l'onduleuse colonne nacréée d'argent
Par-dessus l'équerre plongeant de la paroi,
Et balancent ses traits de lumineuse écume
De gauche à droite, telle la queue de pâle coursier,
L'Etalon Géant, que doit chevaucher la Mort,
Ainsi qu'il est dit dans l'Apocalypse. Aucun oeil
Sinon le mien ne voit maintenant ce paysage de beauté;
Je devrais être seul dans ce doux abandon,
Et avec l'Esprit du lieu délivrer
Un hommage à ces eaux.- Je vais l'appeler.

(Manfred prend un peu d'eau dans la paume de sa main, et la propulse
dans les airs, en murmurant l'adjuration. Au bout d'un moment, la
Sorcière des Alpes se dresse sous l'arc-en-ciel du torrent).

Bel Esprit! avec tes cheveux de lumière,
Et tes yeux resplendissant de gloire, en la forme de qui
Les charmes des filles les moins mortelles de la terre se parent
D'une envergure surnaturelle, en une essence
De plus purs éléments; tandis que les teintes de la jeunesse,—
Empourprées comme la joue d'un enfant endormi,
Que bercent les battements du coeur de sa mère,
Ou comme les tons roses, que le crépuscule estival abandonne
Sur la neige virginale de l'orgueilleux glacier,
L'incarnat de la terre s'enlaçant au ciel,—
Modulent ton aspect céleste, et assourdissent
Les beautés de l'arc-en-ciel qui se vousse par-dessus toi.
Bel Esprit! en ton sourcil calme et clair,
Où se vitre la sérénité d'une âme
Qui d'elle-même enseigne l'immortalité,
Je lis que tu pardonneras à un Fils
De la Terre, à qui les puissances plus abstruses permettent
A intervalles de converser avec elles -pour peu qu'il
Mette à contribution ses sortilèges- d'ainsi t'évoquer
Afin de te contempler un moment.

Sorcière. Fils de la Terre!
Je te connais, et les puissances qui te donnent puissance;
Je te connais pour un homme de nombreuses pensées,
Et actes de bien autant que de mal, extrême en chaque,
Mortel et mortifié en tes souffrances.
J'ai espéré ce moment- que désires-tu de moi?

Man. Contempler ta beauté- pas davantage.
Le visage de la terre m'a rendu fou, et je
Me réfugie en ses mystères, et perce
Jusqu'aux séjours de ceux qui la gouvernent-
Mais ils ne peuvent m'aider. J'ai recherché
En eux ce qu'ils ne pouvaient dispenser, et désormais
Ne cherche plus.

Sorcière. Quelle pourrait être la quête
Qui ne tiendrait pas dans la puissance des plus puissants,
Les régisseurs de l'invisible?

Man. Une grâce;
Mais à quoi bon le répéter? ce serait en vain.

Sorcière. Je ne sais rien de cela; laisse tes lèvres m'en instruire.
Man. Soit, bien que ce me soit une torture, c'est toujours la même;
Ma douleur trouvera une voix. Depuis ma jeunesse jusqu'à ce jour
Mon esprit ne s'aligna pas sur l'âme des hommes,
Et ne contempla pas davantage la terre selon un oeil humain;
Leur soif d'ambition n'était pas la mienne,
Le but de leur existence n'était pas le mien;
Mes joies, mes chagrins, mes passions, et mes pouvoirs,
Firent de moi un étranger; bien que j'en portais la forme,
Je n'avais nulle sympathie avec la chair vivante,
Non plus parmi les créatures de glaise qui m'environnaient
N'y en avait-il qu'une qui- mais d'elle, plus tard.
J'ai dit qu'avec les hommes, et avec les pensées des hommes,
Je ne liai que frêle communion; mais au lieu,
Ma joie était dans les solitudes sauvages,- respirer
L'air difficile de la cime des montagnes verglacées,
Où les oiseaux n'osent pas construire, ni aile d'insecte
Voleter sur le granit nu; ou bien plonger
Dans le torrent, et cabrioler
Sur la vive toupie de la vague frais brisante
Du cours d'eau, ou de l'océan, dans leur flux.
En eux ma jeune force exulta; ou bien
Suivre à travers la nuit la mouvante lune,
Les étoiles et leurs développements; ou bien capter
Du regard les éclairs éblouissants jusqu'à ce que mes yeux se ternissent;
Ou bien contempler, tout en prêtant l'ouïe, les feuilles éparses,
Tandis que les vents d'Automne murmuraient leurs vêpres.
Tels étaient mes passe-temps, et d'être seul;
Car si les créatures, dont j'étais, -
Détestant l'être,- croisaient mon chemin,
Je me sentais ravalé jusqu'à elles
Et redevenais tout argile. Et je plongeai ensuite,
En mes errances solitaires, jusqu'aux cavernes de la mort,
Cherchant sa cause et ses effets; et tirai
D'ossements desséchés, et de crânes, et de poussière amoncelée,
Des conclusions hautement prohibées. Je passai ensuite
Les nuits de plusieurs années aux sciences inculquées,
Sinon dans les temps révolus; et à force de temps et de labeur,
Et de terribles épreuves, et par une pénitence telle
Qu'elle avait de par elle-même pouvoir sur les airs,
Et sur les esprits qui ceignent l'air et la terre,
L'espace, et le populeux infini, je familiarisai
Mes yeux avec l'Eternité,
Tel que, bien avant moi, le firent les Mages, et
Celui qui suscita depuis leurs habitats originels
Eros et Anteros, à Gadara,
Comme je le fais à présent pour toi;- et avec le savoir s'accrut
La soif de savoir, et la puissance et la jouissance
De cette suprême et éclatante intelligence, jusqu'à ce que-

Sorcière. Poursuis.

Man. Oh! mais je n'ai fait que retarder mon discours,
En vantant ces vains apanages, parce qu'à mesure
Que j'approche du noeud de mon intime chagrin-
Mais à ma tâche. Je ne t'ai guère cité
Père ou mère, maîtresse, ami, ou créature,
Avec qui je scellai la chaîne des liens humains;
Si j'en eus de tels, ils ne m'apparurent point;
Il y en eut un cependant-

Sorcière. Ne te ménage pas- poursuis.

Man. Elle était semblable à moi de linéaments; ses yeux,
Ses cheveux, ses traits, tout, jusqu'au timbre le plus exact

De sa voix, on les disait semblables aux miens;
Mais tout adoucis, et tempérés par sa beauté:
Elle avait les mêmes pensées solitaires et les mêmes errances,
La même recherche du savoir caché, et un esprit
Apte à comprendre l'univers: et pas seulement cela,
Mais avec en sus des pouvoirs plus propices que les miens,
De la pitié, et des sourires, et des larmes- que je n'avais pas;
Et de la tendresse- mais cela j'en avais pour elle;
De l'humilité- et cela je n'en eus jamais.
Ses défauts étaient les miens -ses vertus seulement siennes-
Je l'aimais, et la détruisis!

Sorcière. De ta main?

Man. Pas de ma main, mais de mon coeur, qui brisa son coeur;
Il scruta le mien, et se flétrit. J'ai versé
Le sang, mais non le sien- et néanmoins son sang fut versé;
Je le vis- et ne pus l'éponger.

Sorcière. Et pour cela-

Une créature de la race que tu méprises,
De l'ordre, que le tien propre voudrait parfaire,
En le mêlant à nous et au nôtre,- tu renonces
Aux dons de notre grande science, et te recroquevilles
Sur ta frileuse mortalité -Va-t'en!

Man. Fille de l'Air! je te le dis, depuis cette heure-
Mais les mots sont de la buée- regarde-moi dormir,
Ou surveille mes veilles- Viens t'asseoir à mes côtés!
Ma solitude n'est plus solitude,
Mais peuplement de Furies;- j'ai grincé
Des dents dans l'obscurité jusqu'au retour du matin,
Me suis maudit ensuite jusqu'au crépuscule;- j'ai imploré
La folie comme une bénédiction- cela me fut refusé.
J'ai affronté la mort- mais dans la lutte
Des éléments, les eaux se sont écartées de moi,
Et les choses fatales m'évitèrent, inoffensives; la froide main
D'un impitoyable démon me retint en arrière,
En arrière par un simple cheveu, qui ne voulut pas rompre.
Dans la fantaisie, l'imagination, dans toute
L'abondance de mon âme- qui fut un jour
Un Crésus en créativité- profondément je plongeai,
Mais, comme une vague au reflux, elle me reprécipita
Dans les abysses de mon insondable pensée.
Je m'immergeai parmi le genre humain- L'Oubli
Je le cherchai partout, hormis là où il se peut trouver,
Et cela il me faut encore l'apprendre; mes sciences,
Mon art long-fourbi et suprahumain,
Est mortel quant à cela: j'arpente mon désespoir-
Et vis- et vis pour toujours.

Sorcière. Il se peut que je puisse t'aider.

Man. Pour ce faire, ta puissance
Devrait pouvoir éveiller les morts, ou me coucher bas parmi eux.
Fais-le -sous quelque forme- à quelque heure-
Sous quelque torture- pourvu que ce soit la dernière.

Sorcière. Ce n'est pas dans ma juridiction; mais si tu
Veux jurer obéissance à ma volonté, et exécuter
Mes commandements, cela peut servir tes vœux.

Man. Je ne jurerais rien- Obéir! et à qui? aux esprits
Dont j'ordonne la présence, et être l'esclave
De ceux qui me servirent- Jamais!

Sorcière. Est-ce bien tout?

N'as-tu pas réponse plus amène?- Sonde-toi néanmoins,
Et prends ton temps avant de refuser.

Man. J'ai dit.

Sorcière. Suffit! Je puis donc me retirer- avalise!

Man. Retire-toi!

(La Sorcière disparaît.

Man. (seul). Nous sommes les bouffons du temps et de l'effroi: les Jours
Nous harcèlent et nous désarçonnent; et cependant nous vivons,
Abominant notre vie, et nous épouvantant de mourir.
Parmi tous les jours de ce joug détesté—
Ce lest natif sur le coeur en lutte,
Qui s'abîme de chagrin, ou convulse de douleur,
Ou de joie qui se dissoud en agonie ou en pâmoison—
Parmi tous les jours du passé et de l'avenir, puisqu'il n'est
Dans la vie nul présent, nous pouvons dénombrer
Combien peu -combien moins que peu- il en est où l'âme
S'abstient de soupirer après la mort, et cependant se rétracte
Comme d'un ruisseau en hiver, bien que le frisson
Puisse n'être que celui d'un instant. Il m'est encore une ressource
En ma science- je puis appeler les morts,
Et leur demander ce qu'il en est de ce que nous nous épouvantons d'être:
La plus sévère réponse ne peut être que la Tombe,
Et cela n'est rien. S'ils ne répondent pas—
Le Prophète enseveli répondit à la Magicienne
D'Endor; et le Monarque Spartiate obtint
De l'esprit toujours en éveil de la vierge Byzantine
Un oracle sur son destin -il avait frappé
Celle qu'il aimait, ne sachant pas qui il frappait,
Et mourut impardonné- bien qu'il ait appelé à son aide
Le Jupiter Phyxien, Protecteur des Fugitifs, et mobilisé à Phigalie
Les Adjurateurs d'Arcadie afin de contraindre
L'ombre offensée de déposer sa colère,
Ou de fixer terme à sa vengeance- elle répondit
Par des mots de sens incertain, mais s'exécuta.
Si je n'avais jamais existé, celle que j'aimais
Serait encore vivante; n'eussé-je jamais aimé,
Celle que j'aimais serait encore belle,
Heureuse et dispensant le bonheur. Qu'est-elle?
Qu'est-elle à présent? -une sinistrée de mes péchés-
Une chose à laquelle je n'ose penser- ou rien.
Endéans quelques heures je n'appellerai pas en vain-
En ce moment toutefois je redoute la chose que j'ose:
Jusqu'à cette heure je n'avais jamais frémé à contempler
Un esprit, bon ou mauvais- j'en tremble à présent,
Et sens un curieux givre fondre sur mon coeur.
Mais je puis agir ce que même j'abhorre le plus,
Et défie la pusillanimité des hommes.- La nuit approche.
(Exit.

Scène III. Le Sommet de la Montagne de la Jungfrau.

Entre la Première Destinée.

La lune se dresse large, et ronde, et brillante;
Et sur ces neiges où jamais semelle
De banal mortel ne foula, nuitamment nous foulons,
Et ne laissons trace: de l'abrupte mer,
Le vitreux océan de la montagne glacée,
Nous écumons les raboteux brisants, qui jettent
L'aspect de la tempêteuse écume en ses hoquets,
Congelés tels en un instant- l'image d'un tourbillon mort:
Et ce fantastique pinacle suprêmement pentu,
L'échancration de quelque séisme -où les nuages
En passant s'adossent pour se rasséréner-
Est consacré à nos réjouissances, ou à nos veilles;
C'est ici que j'attends mes soeurs, sur notre route
Vers la Halle d'Ahriman, car cette nuit
Se tient notre grande fête- il est étrange qu'elles n'arrivent pas.

Une Voix invisible, qui chante.

L'Usurpateur Captif,

Jeté bas de son trône,
Gisait enseveli dans la torpeur,
Oublié et seul;
Je fis irruption dans ses songes,
Agitai ses chaînes,
Lui associai des factions-
Il est Tyran de nouveau!
C'est par le sang d'un million qu'il rétribuera mon attention,
Par la destruction d'une nation- son exil et son désespoir.

Seconde Voix, invisible.
Le navire faisait bonne voile, le navire faisait vive voile,
Mais je ne laissai voile, ni ne laissai mât;
Il n'est plus une planche de la coque ou du pont,
Et il n'est plus un misérable pour se lamenter sur son naufrage;
Excepté un, que je tins, tandis qu'il nageait, par ses cheveux,
Et il était sujet bien digne de mon attention;
Un félon sur la terre, et un pirate en mer-
Mais je l'épargnai afin qu'il me fomenté de plus larges ravages!

Première Destinée, répondant.
La cité gît ensommeillée;
Le matin, c'est déplorable,
Peut sur elle poindre plein de larmes:
Sourdement, lentement,
La peste noire la survola-
Des milliers gisent humblement;
Des dizaines de milliers vont périr;
Les vivants vont s'éloigner
Des malades qu'ils devraient chérir;
Mais rien ne peut bannir
L'attouchement dont ils se meurent.
La tristesse et l'angoisse,
Et le mal et l'épouvante,
Enveloppent une nation;
Les bienheureux sont les morts,
Qui ne voient pas la vision
De leur propre désolation;
Ce travail d'une seule nuit-
Ce naufrage d'un royaume- cette volition de mon vouloir-
Je l'accomplis depuis des siècles, et encore le renouvellerai!

Entrent la Seconde et la Troisième Destinées.
Les Trois.

Nos mains contiennent le coeur des hommes,
Nos empreintes sont leurs tombes;
Nous ne donnons que pour mieux reprendre
Les esprits de nos esclaves!

Première Dest. Bienvenue!- Où est Némésis?
Seconde Dest. A une grande oeuvre;
Mais quoi je ne sais, j'avais l'esprit trop affairé.
Troisième Dest. Voyez, elle arrive.

Entre Némésis.

Première Dest. Hé bien, où restais-tu?
Mes soeurs et toi-même vous hâtez peu ce soir.
Ném. J'étais occupée à reconstruire les trônes démantelés,
A marier les sots, à restaurer des dynasties,
A venger les hommes de leurs ennemis,
Et à leur inculquer le repentir de leur revanche;
Incitant les sages à la folie; à partir de mornes cervelles
Façonnant des oracles devant réguler le monde
De neuf, car les anciens se surannaient,
Et les mortels s'aventuraient à réfléchir sur eux-mêmes
Déposant les rois dans la balance, et parlant

De liberté, le fruit prohibé. -Allons!
Nous avons dépassé l'heure- enfourchons nos nuages!
(Exeunt.)

Scène IV. -La Halle d'Ahriman-

Ahriman sur son Trône, un Globe de Feu, entouré par les Esprits.

Hymne des Esprits.

Salut à notre Maître!- Prince de la Terre et de l'Air!
Qui parcourt les nuages et les eaux- avec dans la main
Le sceptre des éléments, qui se réduisent
Eux-mêmes en chaos à son suprême commandement!
Il soupire- et une tempête secoue la mer;
Il parle- et les nuages répondent en tonnant;
Il observe- et les rayons du soleil s'élancent de son oeil;
Il remue- et des tremblements de terre déchirent le monde et le disjoignent.
Sous ses pas des volcans se dressent;
Son ombre est la Peste; son chemin
Les comètes le tracent à travers les cieux grésillants;
Et les planètes se muent en cendres sous son courroux.
A lui, la Guerre offre quotidien sacrifice;
A lui, la Mort paye tribut; la Vie est sienne
De même que son infinité d'agonies-
Et sien l'esprit de tout ce qui est!

Entrent les Destinées et Némésis.

Première Dest. Gloire à Ahriman! sur la terre
Sa puissance s'accroît- mes deux soeurs ont obéi
A ses ordres, et je n'ai pas davantage négligé mon devoir!
Seconde Dest. Gloire à Ahriman! nous qui courbons
L'échine des hommes, nous courbons devant son trône!
Troisième Dest. Gloire à Ahriman! nous n'en attendons qu'un signe!
Ném. Souverains des Souverains! nous sommes tiens,
Et tout ce qui vit, plus ou moins nôtre,
Et nôtre encore la plupart des choses; augmenter toujours
Notre puissance, tout en augmentant la tienne, réclame tout notre soin
Mais nous sommes vigilantes. Tes dernières recommandations
Ont été exécutées par le menu.

Entre Manfred.

Un Esprit. Qu'est-ce là?
Un mortel!- Méprisable et funeste impudent que tu es,
Incline-toi et rends vénération!
Second Esprit. Je connais cet homme-
Un Magicien de grand pouvoir, et redoutable habileté!
Troisième Esprit. Incline-toi et vénère, esclave!-
Alors quoi, ne reconnais-tu pas
Ton Souverain et le nôtre?- Tremble, et obéis!
Tous les Esprits. Prosterne-toi, ainsi que ta maudite glaise,
Enfant de la Terre! ou redoute le pire.

Man. Je sais tout cela;
Et cependant vous le voyez je ne m'agenouille pas.

Quatrième Esprit. Cela te sera inculqué.

Man. C'est déjà inculqué;- souvent, la nuit, sur la terre,
Sur le sol nu, j'ai incliné mon visage,
Et saupoudré ma tête de cendres; j'ai connu
Toutes les humiliations, puisque
J'ai cédé à mon vain désespoir, et consenti
A ma propre déréliction.

Cinquième Esprit. Oserais-tu
Refuser au trône d'Ahriman

Ce que toute la terre lui accorde, n'entrevoyant pas
Ce qu'il y a de terrifiant dans sa gloire?- Rampe, te dis-je.

Man. Ordonnez-lui plutôt de s'incliner devant ce qui est plus élevé que
(lui,

Le tout-puissant Infini- le Créateur
Qui ne le destina pas à la vénération- qu'il s'agenouille,
Et tous nous nous agenouillerons.

Les Esprits. Broyez le ver!
Déchirez-le!-

Première Dest. Un instant! arrière!- il est à moi.
Prince des Puissances invisibles! Cet homme
N'est pas d'extraction commune, ainsi que son port
Et sa présence ici le dénotent; ses souffrances
Furent de nature immortelle, comme
La nôtre; sa science, et ses pouvoirs et sa volonté,
Autant que cela demeure compatible avec l'argile,
Qui congèle l'essence éthérée, ont été de ceux
Que rarement l'argile a engendré; ses aspirations
Visèrent par-delà les hôtes de la terre,
Et ne lui ont appris que ce que nous-mêmes savons-
Que science n'est pas bonheur, et connaissance
Rien qu'un troc d'ignorance pour ce
Qui n'est qu'une autre forme d'ignorance.
Ce n'est pas tout- les passions, attributs
De la terre et des cieus, dont nulle puissance, nulle créature,
Nulle vie depuis le ver jusqu'au plus haut n'est exempte,
Lui ont percé le coeur, et dont les conséquences
Le rendirent si lamentable que je puis comprendre,
Moi qui pourtant ne compatissais guère, que l'on y compatisse. Il est à moi,
Et donc peut-être à toi; mais quoi qu'il en soit,
Aucun autre Esprit dans cette sphère ne possède
Une âme telle que la sienne- ni puissance sur son âme.

Ném. Que fait-il ici dès lors?

Première Dest. A cela, laissons-le répondre.

Man. Vous savez ce que j'ai connu; et sans pouvoirs
Je ne pourrais figurer parmi vous: mais il existe
Des puissances bien supérieures, bien plus profondes- je viens en quête
De telles, qui répondront à ce que je cherche.

Ném. Que veux-tu?

Man. Tu ne peux répondre.

Convoque les morts- ma question est pour eux.

Ném. Grand Ahriman, ta volonté consent-elle
Aux désirs de ce mortel?

Ahr. Si fait.

Ném. A quel incharnel veux-tu appeler?

Man. Un sans sépulture- convoque Astarté.

Némésis.

Ombre! ou Esprit!

Quoi que tu sois,

Qui conserve encore

Tout ou partie

De ta forme native,

De ton moule argileux,

Qui retourna à la terre,

Réapparais au jour!

Revêts ce qui te vêtait,

L'âme et la forme,

Et l'aspect que tu détenais

Reprends-le à la vermine.

Apparais!- Apparais!- Apparais!

Ceux qui t'expédièrent là-bas te requièrent ici!

(Le Fantôme d'Astarté apparaît et se dresse au centre de l'assistance.)

Man. Ceci peut-il être la mort? ses joues semblent en fleur;
Mais je réalise à présent que ce n'est point là vivante carnation,
Mais une étrange fièvre- comme le rouge artificiel
Que l'Automne couche sur la feuille révolue.

C'est la même! Oh, Dieu! comme je devrais m'épouvanter
De contempler celle-là même- Astarté! -Non,
Je ne puis lui parler- mais je l'en implore-
Pardonne-moi ou bien condamne-moi.

Némésis.

Par la puissance qui a brisé
Le tombeau dont tu étais captive,
Parle-lui, à celui-là qui t'a parlé,
Ou bien à ceux qui t'ont requise!

Man. Elle est muette,
Et ce silence m'est davantage qu'une réponse.
Ném. Mon pouvoir ne va pas plus loin. Prince de l'Air!
Cela ne repose plus que sur toi- commande à sa voix.

Ahr. Esprit- obéis à ce sceptre!

Ném. Muette encore!

Elle n'est guère de notre ordre, mais relève
Des autres puissances. Mortel! ta quête est vaine,
Et nous sommes pareillement déconvenus.

Man. Entends-moi, entends-moi-
Astarté! mon aimée! parle-moi:
J'ai tant enduré- tant endure-
Regarde-moi! le tombeau ne t'a pas plus changé
Que je n'ai changé pour toi. Tu m'aimais
Trop, de même je t'aimais: nous n'étions pas faits
Pour nous torturer de la sorte, bien que ce fût
Le plus mortel péché d'aimer de la manière dont nous sommes aimés.
Dis que tu ne me détestes pas- que je puisse à moi seul porter
Le châtimement que nous méritons tous deux- afin que tu demeures
Parmi les bienheureux- et que je meure;
Puisque jusqu'ici force choses odieuses conspirèrent
A me river à l'existence- en une vie
Qui me rend l'immortalité presque abjecte-
Et l'avenir identique au passé. Sans répit.
Je ne sais ni ce que je demande, ni ce que je cherche:
Je ne fais que sentir ce que tu es, et ce que je suis;
Et voudrais une fois encore avant de périr entendre
La voix qui fut ma musique- Parle-moi!
Car je t'ai invoquée dans la calme nuit,
Inquiété les oiseaux assoupis en leurs paisibles rameaux,
Et réveillé les loups des montagnes, et rendu familier
Ton nom aux cavernes qui le multipliaient en de vains échos,
Qui me répondirent -de nombreuses choses me répondirent-
Esprits et hommes- mais toi, tu demeuras muette.
Parle-moi néanmoins! J'ai examiné les étoiles,
Et contemplé les cieux en t'y cherchant vainement.
Parle-moi! J'ai parcouru la terre,
Et n'ai jamais trouvé ton égale- Parle-moi!
Jette un regard sur ces démons assemblés- ils me veulent:
Je ne les crains pas, et ne veux que toi-
Parle-moi! fût-ce en colère;- mais dis-
Peu m'importe quoi- mais laisse-moi t'entendre encore une fois-
Cette fois seule- mais encore une fois!

Fantôme d'Astarté. Manfred!

Man. Continue, continue-
Je ne vis plus que pour ce son- c'est ta voix!

Fant. Manfred! Demain prennent fin tes maux terrestres.
Adieu!

Man. Un mot encore cependant- suis-je pardonné?

Fant. Adieu!

Man. Dis-moi si nous nous reverrons!

Fant. Adieu!

Man. Un mot de grâce! Dis que tu m'aimes.

Fant. Manfred!
 (L'Esprit d'Astarté disparaît.
 Ném. Elle est partie, et ne sera plus rappelée;
 Ses paroles s'accompliront. Retourne sur terre.
 Un Esprit. Il est pris de convulsions.- C'est censé être mortel
 Mais cherche ce qui dépasse la mortalité.
 Un autre Esprit. Vois cependant, il se maîtrise, et rend
 Sa torture tributaire de sa volonté.
 Aurait-il été des nôtres, il eût fait
 Un redoutable esprit.
 Ném. Réserve-tu d'autres questions
 A notre grand souverain, ou à ses ministres?
 Man. Aucune.
 Ném. Alors, pour un temps, adieu.
 Man. Nous nous reverrons donc! Où? Sur terre?-
 Selon ton gré: et puisque la faveur me fut accordée
 C'est un créancier que je quitte à présent. Adieu donc!
 (Exit Manfred.)

(La scène se clôt.)

TROISIEME ACTE

Scène I. -Un Hall dans le Château de Manfred.

Manfred et Herman.

Man. Quelle heure peut-il être?
 Her. Il n'en manque plus qu'une d'ici le couchant,
 Et elle promet un joli crépuscule.
 Man. Fort bien,
 Toutes les choses sont-elles disposées dans la tour
 Comme je l'avais indiqué?
 Her. Toutes, milord, sont prêtes:
 Voici la clé et la cassette.
 Man. Parfait:
 Tu peux te retirer. (Exit Herman.
 Man. (seul). Un calme m'envahit soudain-
 Inexplicable quiétude! qui jusqu'à cet instant
 N'avait jamais fait partie de ce que je savais de la vie.
 Si je ne connaissais pas la philosophie
 Comme la plus pavoisante de toutes nos vanités,
 Le mot le plus fin qui mystifia jamais l'oreille
 D'entre tous les jargons scolastiques, je devrais considérer
 Le secret d'or, le 'Kalon' tant recherché, comme découverts
 Et nichés dans mon âme. Cela ne durera pas,
 Mais c'est bien de l'avoir connu, ne serait-ce qu'une seule fois:
 Ceci vient d'élargir mes pensées d'un sens nouveau,
 Et je veux spécifier dans mes tablettes
 Qu'il existe une telle sensation. Qui est-là?

Entre à nouveau Herman.

Her. Milord, l'abbé de St. Maurice insiste
 Pour vous saluer.

Entre l'Abbé de St. Maurice.

Abbé. La Paix soit avec le Comte Manfred!
 Man. Merci, saint père! bienvenue en ces murs;
 Votre présence les honore, et bénit ceux
 Qui les habitent.
 Abbé. Puisse-t'il en être ainsi, Comte!-
 Mais je serais très obligé si nous pouvions conférer seuls.
 Man. Herman, retire-toi. -Que veut mon vénérable hôte?
 Abbé. Permettez, sans préambule:- L'âge et le zèle, mon office,
 Et mes bonnes intentions, doivent m'acquitter de cette impertinence;

Notre proche voisinage, quoique de peu d'accointance,
Peut aussi servir mon plaidoyer. D'étranges rumeurs,
Et d'une nature impie, circulent,
Et s'associent à ton nom; un noble nom
De puis des siècles: puisse celui qui le porte à présent
Le transmettre inaltéré!

Man. Poursuis,- j'écoute.

Abbé. On dit que tu tiens conférence avec les choses
Défendues à la curiosité de l'homme;
Qu'avec les locataires des obscurs séjours,
Les innombrables, incélestes et maléfiques esprits
Qui arpentent la vallée de l'ombre de la mort,
Tu communies. Je sais qu'avec le genre humain,
Tes compagnons dans la création, tu échanges
Rarement des pensées, et que ta solitude
Est celle d'un anachorète, fût-il saint.

Man. Et qui sont-ils ceux qui prétendent ces choses?

Abbé. Mes fidèles -la paysannerie effarouchée-
Jusqu'à tes propres vassaux- qui t'observent
D'un regard inquiet. Ta vie est en péril.

Man. Prends-la.

Abbé. Je viens pour sauver, non pour détruire:
Je ne veux pas m'insinuer dans les secrets de ton âme;
Mais que ces choses soient avérées, il reste encore du temps
Pour la pénitence et la pitié: réconcilie-toi
Avec la véritable Eglise, et au travers de l'Eglise avec le ciel.

Man. Je t'entends. Voici ma réponse: quoi que
J'aie pu être, ou sois, cela reste entre
Le ciel et moi-même. Je ne prendrai pas un mortel
Pour intercesseur. Ai-je péché
Contre vos ordonnances? prouvez-le et punissez-le!

Abbé. Mon fils! Je n'ai pas parlé de punition,
Mais de pénitence et de pardon; -ce n'est qu'en toi
Que réside le choix de celle-ci- et quant à l'autre,
Nos institutions et notre foi tenace
M'ont donné le pouvoir d'adoucir le chemin qui mène du péché
A une plus haute espérance et à de meilleures pensées; le châtimement
Je l'abandonne au ciel, -'La vengeance n'appartient qu'à moi!'
Ainsi parla le Seigneur, et c'est en toute humilité que
Son serviteur en réitère la redoutable sentence.

Man. Vieil homme! il n'est nul pouvoir dans les hommes saints,
Ni de charme dans la prière, ni aucune purification
Dans la pénitence, ni d'appoint extérieur, ni de jeûne,
Ni d'agonie -ni, plus terribles encore que tout ceci,
De tortures immanentes à ce profond désespoir,
Qui est componction sans crainte de l'enfer,
Mais se suffit si bien à elle-même
Qu'elle ferait un enfer du paradis- qui puissent exorciser
L'esprit exempt d'entraves du sentiment aigu
De ses propres péchés, torts, souffrances, et revanches
Contre lui-même; il n'est pas d'affre à venir
Qui puisse exercer une justice semblable à celle que le mortifié
Exerce sur sa propre conscience.

Abbé. Tout ceci est bien;

Car ceci passera, et sera suivi
D'une favorable espérance, qui aspirera
Avec une calme assurance à ce lieu béni,
Que peut conquérir tout qui le cherche, quelles que soient
Ses erreurs terrestres, pourvu qu'elles soient expiées:
Et le commencement de l'expiation réside
Dans le sentiment de sa nécessité. Continue-
Et tout ce que notre Eglise peut enseigner te sera enseigné;
Et tout ce dont nous pouvons absoudre te sera pardonné.

Man. Quand le sixième empereur de Rome fut près de sa fin,
Victime d'une blessure qu'il s'était lui-même infligée,
Afin de fuir les tourments d'une mort publique
Que lui préparait le sénat qui avait autrefois été son esclave, un certain
Avec démonstration de loyale commisération, aurait voulu étancher (soldat,
De son vêtement zélé la gorge déjà bouillonnante;
Le Romain à l'agonie l'écarta violemment, et dit-
Quelque empire encore maîtrisait son regard défaillant-
'Il est trop tard- est-ce de la fidélité?'

Abbé. Qu'entends-tu par là?

Man. Je réponds avec le Romain-
'Il est trop tard!'

Abbé. Cela ne peut être,
S'il s'agit de te réconcilier toi-même avec ta propre conscience,
Et ta propre conscience avec le ciel. N'as-tu aucun espoir?
C'est étrange- ceux même qui désespèrent de l'au-delà,
Se modèlent encore quelque utopie sur terre,
A la frêle ramure de laquelle ils se cramponnent, tel l'homme qui se noie.

Man. Oui- père! j'ai eu de ces terrestres chimères,
Ainsi que de nobles aspirations en ma jeunesse,
Et de faire mien l'esprit des autres hommes,
Le flambeau des nations; et de m'élever
Je ne savais vers quoi- ce pouvait être tomber;
Mais alors tomber comme la cataracte des montagnes,
Qui ayant bondi de sa sidérante altitude,
Même dans la violence écumeuse de ses abysses,
(Qui projettent de brumeuses colonnes qui se muent
En nuages pleuvant des cieux reconquis,)
Gît plus bas mais demeure ardente. -Mais tout ceci est révolu,
Mes pensées se fourvoyèrent.

Abbé. Et comment cela?

Man. Je ne pouvais dompter ma nature; car il
Doit s'asservir celui qui volontiers gouvernerait; et se modérer, et solli-
Et tout le temps se mettre à l'affût, et s'insinuer en tout lieu, (citer,
Et être un mensonge vivant, celui qui veut devenir
Un puissant parmi les médiocres, et telles ~~autres choses~~
Sont les masses: j'ai dédaigné me fondre à
La horde, fût-ce pour en être le chef- même de loups.
Le lion est seul, moi aussi.

Abbé. Et pourquoi ne pas vivre et agir avec les autres hommes?

Man. Parce que ma nature était contraire à la vie;
Mais pourtant pas cruelle; car je ne voulais pas créer,
Mais trouver un désert. Semblable au vent,
L'haleine brûlante et rouge de la plus solitaire brise des dunes,
Qui n'habite que le désert, et balaie
Les sables nus qui n'offrent pas même un arbuste aux rafales,
Et se grise de leurs vagues arides et sauvages,
Et ne fréquente personne, de même qu'il n'est pas fréquenté,
Mais dont la rencontre est mortelle,- tel fut
Le cours de mon existence; mais des choses
Se jetèrent sur mon chemin qui ne sont plus.

Abbé. Hélas!

Je commence à craindre que tu as passé toute aide
De ma part ou de mes imprécations; si jeune néanmoins,
Que je voudrais encore-

Man. Regarde-moi! il est une race
De mortels sur terre, qui deviennent
Vieux dès leur jeunesse, et meurent avant l'âge mûr,
Sans même la violence d'une mort militaire;
Certains périssant de plaisir, certains d'étude,
Certains usés par le labeur, certains de simple lassitude,
Certains de maladie, et d'autres de folie,
Et certains de coeurs flétris ou brisés;

Car cette dernière est une maladie qui frappe
Davantage qu'il n'en est dénombré dans les listes du Destin,
Revêtant toutes les formes, et portant de nombreux noms.
Regarde-moi! car toutes ces choses
Je les ai partagées; et de toutes ces choses,
Une seule suffisait; dès lors ne t'étonne pas que je
Sois ce que je suis, mais que je fusse jamais,
Ou qu'ayant été, je sois encore sur terre.

Abbé. Ecoute-moi encore cependant —

Man. Vieil homme! je respecte
Ton ordre, et révère tes ans; je juge
Ton propos pieux, mais c'est en vain:
Ne me crois pas irrespectueux; mais je voudrais t'épargner,
Bien plus que moi-même, en renonçant pour cette heure
A tout entretien supplémentaire- ainsi donc- adieu.

(Exit Manfred.)

Abbé. Cela aurait pu faire une noble créature: il
A toute l'énergie qui aurait constitué
Une belle charpente de glorieux éléments,
Eussent-ils été sagement mêlés; tel quel,
C'est un effroyable chaos- lumière et ténèbres,
Et pensée et poussière, et passions et pensées pures
Confondues, et luttant sans fin ni ordonnance,-
Tout en veilleuse ou destructeur: il va périr,
Et cependant ne devrait pas; je vais essayer encore une fois,
Car de tels méritent la rédemption; et mon devoir
Est de tout oser pour une cause juste.
Je vais le suivre- mais prudemment, quoique sûrement.

(Exit l'Abbé.)

Scène II. -Une autre Chambre.

Manfred et Herman.

Her. Milord, vous m'avez prié de me présenter au coucher du soleil:
Il se coule derrière la montagne.

Man. Vraiment?

Je vais l'admirer. (Manfred s'avance vers la fenêtre du Hall.)

Orbe glorieux! l'idole

De la nature primitive, et de la race vigoureuse
De la première et pure humanité, les gigantesques fils
De l'étreinte des anges avec un sexe
Plus beau qu'eux-mêmes qui draina vers le sol
Les esprits errants qui ne purent plus jamais remonter.-
Orbe très glorieux! que l'on vénérâ avant que
Le mystère de ton origine fût révélé!
Toi, le plus jeune ministre du Tout-Puissant,
Qui réjouissait, sur les sommets de leurs montagnes, les coeurs
Des pâtres de la Chaldée, jusqu'à ce qu'ils s'épanchassent
En prières! Toi, Dieu matériel!
Et représentant de l'Inconnu-
Qui t'élut pour son ombre! Toi, suprême étoile!
Centre de nombreuses étoiles! qui rend notre terre
Fréquentable, et tempère les humeurs
Et les emportements de tous ceux qui marchent dans tes rayons!
Sire des saisons! Monarque des climats,
Et de ceux qui les habitent! car de près ou de loin,
Nos esprits innés conservent un reflet de toi
De même que nos silhouettes extérieures;- tu te dresses,
Et resplendis, et te couches dans la gloire. Adieu à jamais!
Je ne te reverrai plus. De même que mon premier regard
D'amour et d'admiration fut pour toi, ainsi recueille
Mon ultime émerveillement; tu ne luiiras pas sur un être
A qui les présents de la vie et de la ferveur furent
De plus fatale nature. Il est parti:
Je le suis. (Exit Manfred.)

Scène III. -Les Montagnes -Le Château de Manfred à quelque distance -Un Parvis devant une Tour -Heure, Crépuscule.

Herman, Manuel, et d'autres domestiques de Manfred.

Her. C'est bien assez curieux; nuit après nuit, durant des années, Il a mené de longues veilles dans cette tour, Sans témoin. J'en ai visité l'intérieur,- Ainsi y sommes-nous tous allés maintes fois; mais d'elle, Ou de son contenu, il fut impossible De tirer des conclusions absolues, ou quant à quoi Tendaient ses études. Pour en être sûr, il y a Une chambre où personne ne pénètre: je donnerais Les gages qui doivent m'échoir les trois années à venir, Pour me pencher sur ses mystères.

Manuel. Ce serait dangereux; Contente-toi de ce que tu sais déjà.

Her. Ah! Manuel! tu es plus âgé et plus sage, Et pourrais en dire beaucoup; tu as vécu au château- Combien d'années déjà?

Manuel. Avant la naissance du Comte Manfred, Je servais son père, à qui il ne ressemble en rien.

Her. Il en est ainsi de plus d'un fils. Mais en quoi différent-ils?

Manuel. Je ne parle pas Des traits ou de la forme, mais de mentalité et de mœurs; Le Comte Sigismund était plein de superbe, mais gai et libéral,- Un guerrier et un jouisseur; il n'habitait pas Les livres et la solitude, ni ne faisait de la nuit Une lugubre veille, mais une heure de réjouissances, Plus joyeuse que le jour; il ne battait pas les rochers Et les forêts comme un loup, ni ne se détournait Des hommes et de leurs plaisirs.

Her. Maudit soit cet instant, Mais ces temps-là furent temps enjoués! Je voudrais que de semblables Visitent à nouveau ces vieux murs; tels quels, Ils paraissent les avoir oubliés.

Manuel. Ces murs Devraient d'abord changer de seigneur. Oh! j'ai vu D'étranges choses se dérouler en eux, Herman.

Her. Allons, sois ami; Relate-m'en quelques-unes pour écourter notre attente: Je t'ai entendu évoquer sombrement un épisode Qui se déroula dans les parages, près de cette tour même.

Manuel. Ce fut une fameuse nuit en effet! Je me souviens Que c'était au crépuscule, ce pourrait être maintenant, oui, Un soir comme celui-ci;- le nuage rouge là-bas, qui s'attarde Sur le pinacle de l'Eiger, s'attardait pareillement,- De façon si semblable que ce pourrait être le même; le vent Lançait de surnoisées rafales, et les neiges de la montagne Commençaient à scintiller sous la lune montante; Le Comte Manfred était à l'intérieur de sa tour, comme maintenant,- Ravi par quelle besogne, nous ne savions, mais avec lui Se trouvait le seul compagnon de ses errances Et de ses veilles -elle, qui de toutes les créatures terrestres Était la seule qu'il paraissait aimer,- Etant donné, en effet, qu'il lui était par le sang lié, Dame Astarté, sa-

Silence! qui vient?

Entre l'Abbé.

Abbé. Où est votre maître?

Her. Là, dans la tour.

Abbé. Je dois lui parler.

Manuel. C'est impossible;

Il s'est reclus, et désire ne pas être importuné.

Abbé. Je prends sur moi
Les conséquences de ma faute, si faute il y a -
Mais je dois le voir.

Her. Vous l'avez vu par une fois
Déjà ce soir.

Abbé. Herman! Je te l'ordonne,
Frappe, et préviens le Comte de ma venue.

Her. Nous n'osons pas.

Abbé. En ce cas, il me faudra bien être
Mon propre médiateur.

Manuel. Révérend père, arrêtez-
Je vous en prie.

Abbé. Pourquoi donc?

Manuel. Venez par ici,
Et je vous en dirai plus. (Exeunt.)

Scène IV. -L'Intérieur de la Tour.

Manfred, seul.

Les étoiles sont en marche, la lune par-dessus les sommets
Des montagnes rutilantes de neige. -Magnifique!
Je me pâme encore devant la Nature, car la Nuit
Me fut un visage plus familier
Que celui de l'homme; et dans son sillage étoilé
D'obscurité et solitaire beauté,
J'appris le langage d'un autre monde.
Je me rappelle, qu'en ma jeunesse,
Lors de mes pérégrinations, - par une nuit semblable
Je me tenais dans l'enceinte du Colisée,
Parmi les souveraines reliques de la toute-puissante Rome;
Les arbres qui croissaient le long des arcades brisées
Oscillaient sombrement dans le bleu de minuit, et les étoiles
Luisaient au travers des fissurations de la ruine; dans la distance
Le chien de garde aboyait par-delà le Tibre; et
Plus proche, depuis le palais des Césars, s'élevait
Le long cri de la chouette, et, par intervalles,
Des lointaines sentinelles la chanson disgracieuse
Naissait et expirait sur une paisible brise.
Quelques cyprès au-delà de la brèche séculaire
Semblaient border l'horizon bien qu'ils se dressassent
A une portée d'arc. Là où vivaient les Césars,
Et où vivent les cacophoniques oiseaux de nuit, au creux
D'un bosquet jaillissant des parapets rabotés,
Et dont les racines s'entortillent aux âtres impériaux,
Le lierre désormais s'est emparé du lieu où jadis croissait le laurier;
Mais le Cirque sanglant des gladiateurs survit,
Noble épave à la perfection abolie,
Tandis que les chambres de César, et les loges d'Auguste,
Se vautrent sur le sol en une ruine indistincte.
Et toi, roulante lune, tu resplendissais sur
Tout ceci, et diffusait une ample et tendre lumière,
Qui adoucissait la glaciale austérité
De ces rugueuses solitudes, et comblait,
Comme s'ils revivaient, le hiatus des siècles;
Laissant intact ce qui l'était encore,
Et embellissant ce qui ne l'était plus, jusqu'à ce que le lieu
Se muât en temple, et que le cœur débordât
En un silencieux recueillement à la gloire des anciens, -
Les souverains trépassés mais au sceptre bien vivant, qui réglissent encore
Nos esprits depuis leurs urnes.

Quelle nuit ce fut!

Il est étrange que je m'en ressouvienne à cet instant;
Mais j'ai découvert que nos pensées prennent leur plus farouche essor

Au moment même où elles devraient s'astreindre
A la plus stricte méditation.

Entre l'Abbé.

Abbé. Mon bon seigneur!
Je sollicite votre mansuétude pour cette nouvelle intrusion;
Mais une fois encore, que mon humble zèle ne vous offense pas
Par sa franchise- tout ce qu'elle a d'impudent
M'incombe; mais ce qu'elle a de bénéfique
Peut éclairer votre âme- puissé-je dire votre coeur-
Puissé-je l'émouvoir, par des mots ou des prières, je pourrais
Rappeler peut-être un noble esprit qui s'est égaré;
Mais n'est pas encore définitivement perdu.

Man. Tu ne me connais guère;
Mes jours sont comptés, et mes actions dénombrées:
Retire-toi, ou ce sera dangereux- Va-t'en!

Abbé. Tu ne voudrais pas me menacer?

Man. Non pas moi;
Je t'avertis simplement qu'un péril approche,
Et voudrais t'en préserver.

Abbé. Que veux-tu dire?

Man. Regarde par là-bas!
Que vois-tu?

Abbé. Rien.

Man. Regarde par là-bas te dis-je,
Et avec insistance; -à présent dis-moi ce que tu vois?

Abbé. Ce qui devrait m'horrifier, mais que je ne crains
Je vois se lever une monstrueuse et crépusculaire figure, (pas:
Semblable à un dieu infernal, surgi des entrailles de la terre;
Son visage drapé d'une mantille, et sa silhouette
Togée comme de nuages fulminants: il se tient entre
Toi et moi- mais je ne le crains pas.

Man. Tu n'en as aucune raison- il ne te nuira pas- mais
Sa vue peut plonger tes vieux membres en épilepsie.
Je t'en avise- Retire-toi!

Abbé. Et je réponds-
Jamais- avant d'avoir livré bataille à ce démon:-
Que fait-il ici?

Man. Hé bien, oui- que fait-il ici?
Je ne l'ai pas convoqué,- il s'est lui-même convié.

Abbé. Hélas! malheureux mortel! qu'as-tu à mener
Avec de pareils hôtes? Je tremble pour ton salut:
Pourquoi vous dévisagez-vous de la sorte?
Ah! il dévoile son aspect: les cicatrices du tonnerre
Sont gravées sur son sourcil: son oeil
S'embrase de l'éternité de l'enfer-
Arrière!

Man. Divulgue- quelle est ta mission?

Esprit. Suis-moi!

Abbé. Qu'es-tu donc, créature inconnue? réponds!- parle!

Esprit. Le génie de ce mortel.-

Suis-moi! il est l'heure.

Man. Je suis paré à toutes choses, mais dénie
La puissance qui me somme. Qui t'a mandé?

Esprit. Tu le sauras plus tard- Suis-moi! suis-moi!

Man. J'ai gouverné

A des choses d'une essence infiniment supérieure à la tienne,
Et rivalisé avec tes maîtres. Vide les lieux!

Esprit. Mortel! ton heure est venue- Viens! te dis-je.

Man. Je savais, et sais que mon heure est venue, mais pas
De rendre mon âme à une engeance comme la tienne:

Va-t'en! Je mourrai tel que j'ai vécu- seul.

Esprit. En ce cas, il me faut recourir à mes frères. -Levez-vous!

(D'autres Esprits se dressent.

Abbé. Arrière! maudits que vous êtes!- Arrière! dis-je;
Vous ne possédez nul pouvoir là où la piété a pouvoir,
Et je vous adjure au nom de—

Esprit. Vieil homme!
Nous savons qui nous sommes, quelle est notre mission, et ton office;
Ne dilapide donc pas tes saintes sentences à de vains usages,
Ce serait en pure perte: cet homme est déchu.
Une fois encore je l'en somme- Avec nous! Avec nous!

Man. Je te défie,- bien que je sente mon âme
Refluer de moi, je te défie pourtant;
Et je ne m'exécute pas, tant qu'il me restera un souffle terrestre
Pour vous souffler mon dédain- et force terrestre
Pour batailler, fût-ce avec des esprits; ce que vous me ravirez
Vous me le ravirez bribe par bribe.

Esprit. Arrogant mortel!
Est-ce là le Magicien qui voulait percer
Le monde invisible, et faire de lui
Presque notre égal? Se peut-il que tu
Sois à ce point amant de la vie? la vie même
Qui t'a rendu misérable!

Man. Fallacieux démon, tu mens!
Ma vie court sa dernière heure, -cela je le sais,
Mais je ne lâcherai pas une seule minute de cette heure;
Je ne me bats pas contre la mort, mais contre toi
Et les anges qui t'entourent; feu ma puissance,
Ne fut payée d'aucun pacte avec ta clique,
Mais acquise par un savoir supérieur- par la pénitence, l'audace,
Et longueur de veilles, force d'âme, et habileté
Dans la science de nos pères- quand la terre
Voyait encore hommes et esprits marcher joue contre joue,
Et ne vous accordait pas la suprématie: je prends appui
Sur ma force- et je défie- dénie-
Répudie, et dédaigne semblables à vous!-

Esprit. Mais tes nombreux crimes
T'ont rendu—

Man. Et que vous sont-ils?
Les crimes ne doivent-ils être punis que par d'autres crimes,
Et de plus grands criminels?- Retournez à votre enfer!
Vous n'avez sur moi nul pouvoir, cela je le sens;
Vous ne me posséderez jamais, cela je le sais:
Ce que j'ai fait est fait; je porte en moi
Une torture qui ne gagnerait rien de la vôtre:
L'esprit immortel se fait le propre
Magistrat de ses bonnes ou mauvaises pensées,-
Est la propre source de son mal et sa propre fin-
Et ce à l'heure et au lieu de son choix: son existence la plus intime,
Lorsque dépouillée de ses éléments mortels, ne conserve
Nulle couleur de son enveloppe éphémère,
Mais se trouve absorbée dans la souffrance ou dans la joie,
Issues de la reconnaissance de sa propre inanité.
Vous ne m'avez jamais tenté, et ne pouviez me tenter;
Pas plus que je ne fus votre dupe, ne serai-je votre proie-
Mais causai ma propre destruction, et serai
Mon propre au-delà.- Arrière, démons déjoués!-
La main de la mort est sur moi- mais non la vôtre!

(Les Démons disparaissent.)

Abbé. Hélas! comme tu es blême- tes lèvres sont blanches-
Et ta poitrine se soulève- et dans ta gorge suffocante
Les accents s'amenuisent: Accorde tes prières au ciel-
Prie- ne serait-ce qu'en pensée,- mais ne meurs pas ainsi.

Man. C'est fini- mes yeux mornes ne te fixent plus;
Mais toutes les choses nagent autour de moi, et la terre
Se soulève comme si elle était sous mes reins. Adieu!
Donne-moi la main.

Abbé. Froide- froide- jusqu'au coeur-
Une prière cependant- Hélas! que ressens-tu?
Man. Vieil homme! ce n'est pas si difficile de mourir.
(Manfred expire.
Abbé. Il est parti- son âme a pris son envol céleste;
Vers quoi? Je n'ose y penser- mais il est parti.

+++